Coll
FRC
8858

TROISIEME SONGE.

..... Quand le ciel en colere
De ceux qu'il perſécute a comblé la miſere,
Il les ſoutient ſouvent dans le ſein des douleurs;
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.

VOLTAIRE.

Premier Août.

QUEL charme que la ſolitude ! quels doux momens que ceux où l'homme, éloigné du commerce de ſes ſemblables, ſeul avec ſes penſées, peut ſe ſuffire à lui-même ! Le matin, il contemple la nature, il jouit de ſes bienfaits ; occupé des merveilles qu'il voit chaque jour ſe renouveller ſous ſes yeux, il remercie l'être ſuprême de ſes bontés ; ſon cœur monte juſqu'à lui pour lui préſenter l'hommage de

ſon ame pure; il jouit en penſant aux plaiſirs de la veille, en ſentant ceux du moment préſent, & ſe flattant de ceux du lendemain. Quand le beſoin le force de ſe rapprocher d'une table qui l'invite à un repas frugal, alors ce même beſoin procure à ſes ſens un nouveau plaiſir dont ſon ame jouit encore : invité par la nature, il répare ſes forces par des mets ſimples & naturels, & ſe félicite d'être éloigné de la table des grands. Le ſoir, s'il va prendre le frais dans ſes jardins ou dans des boſquets ombragés, là, nouveau charme, nouvelle volupté : le doux chant des oiſeaux, par leur mélodie raviſſante, lui préſente le contraſte le plus frappant du bruit rauque & dur des inſtrumens inventés par les hommes : l'air qu'il reſpire eſt plus épuré; il ſent le zéphyr ſe jouer autour de lui, & lui procurer à chaque minute des ſenſations toujours plus voluptueuſes. Bientôt ſes ſens agités par des ſecouſſes trop multipliées, cherchant à ſe délaſſer des efforts

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

qu'ils ont faits pour mieux éprouver les délices du cœur, s'affaiſſent d'eux-mêmes. Si le corps, dans ce moment, vient à ſe repoſer, il n'attend pas que le duvet, attribut frappant de la molleſſe, l'invite à fermer les yeux, le lit le plus ſimple lui procure le repos. Alors ſon eſprit, qui toujours veille, tandis que le ſommeil rafraîchit ſes ſens, le tranſporte, par une puiſſance qui nous eſt inconnue, dans des lieux où il n'eſt pas, & lui montre ſouvent, ſous un voile obſcur, tantôt des plaiſirs ſans nombre, tantôt des objets funeſtes, ſouvent trompeurs, ſouvent réels, mais toujours préſages certains que la providence lui envoie, pour prévenir ſes malheurs, pour s'armer de courage contre ceux qu'il ne peut éviter, pour lui donner l'eſpoir, & le faire au moins jouir des bienfaits de la divinité.

Un être bienfaiſant & bon, en formant la nature, a diſpoſé les organes de l'homme dans un équilibre auſſi parfait que lui-mê-

me : il a voulu que tout fût fait pour ſon bonheur; & ſi la créature eſt aſſez peu douée des facultés de l'eſprit pour ne le pas croire, ou n'appercevoir, dans l'ordre qu'il a établi, que des objets de triſteſſe & d'infortune, il ne faut que la plaindre : c'eſt elle qui, par ſa mauvaiſe éducation, ou les principes faux dont on a imbu ſon enfance, ſe rend malheureuſe elle-même, malgré tout ce qu'a fait l'être ſuprême pour veiller à ſon bonheur.

Que celui qui eſt aſſez injuſte pour combattre cette opinion vienne paſſer huit jours dans ma retraite, qu'il s'écarte, pour quelque temps, du commerce des hommes : s'il lui reſte quelqu'une de ces premieres vertus qui le conſtituent image de la divinité, il jouira, ſur mes montagnes, de la paix du cœur; il verra les œuvres du créateur; il verra les opérations de la nature; il verra les productions des élémens, & alors j'interrogerai ſon cœur, & ſi c'eſt

ſon cœur même qui me répond, je ſuis ſûr de le trouver d'accord avec mes ſentimens.

C'eſt dans ces réflexions que, le ſoir d'un jour d'orage, je me rendis ſous le toit d'un de mes fermiers ; la nuit étoit obſcure, les élémens ſembloient vouloir s'armer contre la main de leur créateur, & leur bruit effroyable inſpiroit la crainte à tous les habitans de la chaumiere. Je les tranquilliſois aiſément en leur diſant de mettre leur confiance vers l'être ſuprême, qui ne veut que le bien des hommes. « Reſpectez, leur dis-je, les décrets de la providence ; rien, dans la nature, ne s'opere en vain; ce qui ſemble vous annoncer le préſage de la calamité eſt quelquefois votre plus grand bonheur. Si elle permet aux élémens de ravager vos biens, elle a un but ſage qui doit concourir, ou à vous éviter des dangers éminens, ou à augmenter votre bien-être ». J'avois peine à faire goûter mon raiſonne-

ment à mes bonnes gens, qui, malgré leur confiance en moi, croyoient encore aux ſorciers, aux eſprits follets, & aux erreurs trop répandues dans nos ſiecles barbares. Pour les convaincre ; je me ſervis de cette comparaiſon. « Rappellez-vous, leur dis-je, vos malheurs de l'an paſſé ; la grêle avoit ravagé toute votre récolte, & votre voiſin n'en fut preſque pas incommodé. Vous vous déſeſpériez, vous criez miſéricorde, & vous oſiez peut-être murmurer contre les décrets de la providence. Si le ſort eût envoyé à vos voiſins ce fléau & qu'il vous l'eût épargné, n'ayant pas les mêmes moyens, les mêmes reſſources & les mœurs auſſi pures que vous, il eſt indubitable que la rage, le déſeſpoir les euſſent ſaiſis ; qu'ils fuſſent venus à main armée tomber ſur vos foyers, & vous euſſent peut-être aſſaſſinés avant qu'on eût pu réprimer leur violence. Ceſſez de murmurer contre l'ordre de la nature, mettez toute votre confiance en la bonté de celui

qui disposé de toutes choses, fléchissez sous son pouvoir irrésistible, & attendez avec patience l'effet qui doit résulter de sa prévoyance infinie ». Alors je vis le pere de cette sage famille, vieillard respectable, sur le front duquel siégeoit la vertu, se lever d'un pas chancelant pour venir me serrer dans ses bras. Pardon, Monseigneur, me disoit-il d'une voix tremblante, si j'ose vous exprimer ainsi ma reconnoissance; mais vous seul vous nous consolez. Ah! vous êtes le dieu de notre village: mes enfans, soyez toujours ses vassaux; que chaque jour vous remercîez le ciel de vous avoir donné un si bon maître, priez-le de vous le conserver long-temps. Monseigneur a raison, le ciel ne veut que notre bien, je l'ai toujours éprouvé; soyons sages, soyons vertueux, & que pourrons-nous craindre? La mort! Hé bien! quand la nature nous l'envoie, c'est pour moins nous faire souffrir & nous procurer plutôt le bonheur éternel.

Cette exclamation fut suivie d'une courte priere: il étoit près d'onze heures du soir. On tendit une paillasse de feuilles de *meille* sur laquelle je m'endormis; bientôt je me crus transporté chez un peuple étranger; je parcourois les rues, je croyois appercevoir de loin des hommes de ma connoissance, mais, à mesure que j'avançois auprès d'eux, l'illusion se dissipoit, & je ne reconnoissois plus personne. Un signe éclatant qu'ils portoient sur leur tête sembloit annoncer qu'il étoient tous du même pays, qu'ils vivoient tous sous les mêmes loix, qu'ils étoient tous freres, mais cependant mon œil observateur me faisoit remarquer que ce signe n'étoit qu'un masque qui servoit à ne pas pouvoir reconnoître les véritables citoyens. Surpris de voir des visages qui ne me sembloient pas inconnus, j'osai acoster un homme qui passoit à mes côtés; son maintien modeste, sa bonne mine, l'air affable ré-

pandu ſur toute ſa perſonne me fit eſpérer que je ſerois favorablement accueilli. — Daignez, monſieur, m'inſtruire, lui dis-je, en l'abordant avec civilité; je ſuis étranger, j'ignore en quel lieu je me trouve ici, & chez quel peuple je ſuis. — Vous me paroiſſez françois, monſieur, vous ne pouviez mieux vous adreſſer qu'à moi, peu de perſonnes connoiſſent ici votre langage, entrez chez moi & je vais vous ſatisfaire.

Je me laiſſois conduire; bientôt je me vis dans une maiſon ſimple, mais propre, ſans faſte, ſans dorure, ſans ornement; je croyois être entré chez un de nos anciens patriarches. — Vous êtes ici dans le pays de la révolution; un françois m'a toujours paru devoir être inſtruit, & ſur-tout quand il voyage; vous n'ignorez pas que rien n'eſt ſtable & permanent; c'eſt l'ordre naturel. Il faut que tout change, que tout ſe détruiſe, il n'y a que la nature qui eſt

immuable, & encore eſt-elle ſujette à des modifications. Tout ce qui ſe forme par la raiſon des hommes ne peut durer : leur opinion même ſe change ſuivant leur âge & les circonſtances. Sur quelque fondement ſolide que ſoit établi un empire, il faut que, par la ſuite des temps, il ſoit renverſé & détruit : ſans vous faire jetter les yeux ſur les Romains, vous qui êtes françois, parcourez votre hiſtoire, & vous verrez combien de fois votre royaume a changé de conſtitution ; par-tout il faut des révolutions : l'Angleterre, l'Eſpagne, l'Amérique, toutes les parties du monde l'ont éprouvé plus ou moins violemment ; vous êtes arrivé aujourd'hui dans la partie de la terre où cette cataſtrophe ſe fait ſentir avec plus d'énergie que jamais. — Mais, monſieur, aucune révolution ne peut s'opérer ſans avoir eu une cauſe primitive ; oſerois-je vous demander quelle eſt celle de la vôtre ? — Pluſieurs circonſtances y ont coopéré : l'inſolence des grands, l'inſ-

truction du peuple, la tyrannie des seigneurs, le luxe des puissans, l'oppression des riches, la misere des pauvres, l'impudence & l'orgueil de deux ou trois femmes qui vouloient s'emparer des rênes du gouvernement, en un mot l'expulsion totale de la religion & des mœurs; nous étions gouvernés par un roi bon, juste & humain: mais ces trois qualités, si essentielles & si indispensables pour celui qui veut faire le bonheur de son peuple, ont précipité notre perte. Sa bonté ne lui permettoit pas de croire qu'on voulût le tromper; son épouse même, qu'il adoroit, en qui étoit sa confiance, dépositaire de ses secrets, faisoit avorter ses plans les plus sages, & contrebarroit son desir de faire le bien; sa justice, combattue par son humanité & par sa tendresse, laissoit quelquefois le crime impuni, & sa générosité donnoit même des armes à ses ennemis. Delà sont provenus tous les vices, tous les crimes; nous avons vu régner sourdement, par le

ſoutien des grands, l'inſolence, l'impudicité, l'avarice, le luxe, l'orgueil & la tyrannie. Chaque ſujet, ſe modelant ſur ceux qui ſe faiſoient plus remarquer par leurs défauts, reſſembloit à la grenouille de la fable, qui vouloit devenir auſſi groſſe qu'un bœuf. Si quelque ame honnête oſoit lever la voix contre ces atrocités, & invoquer le ſecours de la raiſon, cette voix judicieuſe étoit bientôt étouffée par le féroce poiſon; les petits crimes entraînent inſenſiblement aux grands forfaits. Celle qui avoit machiné l'intrigue la plus noire, la trame la plus odieuſe, entendant murmurer tout un peuple, uſa du dernier reſſort de la politique, & ne prit plus pour arme que la calomnie & le menſonge. Habituée à faire jouer les reſſorts de ſon ſexe, elle ſe rendit maîtreſſe de l'eſprit de ſon maître, elle fit entrer dans ſon cœur la crainte & le déſeſpoir, elle devint dépoſitaire de ſes ordres, & ſentant bien qu'aucun de ſes ſujets ne ſeroit pour

elle, elle appella à ſon ſecours les puiſſances voiſines ; alors le ſoulevement fut univerſel, chacun courut aux armes, chacun cria vengeance, & la guerre fut déclarée entre les petits & les grands. Près de ce domicile eſt encore un champ du théâtre ; entendez-vous ces gémiſſemens, ces clameurs, le bruit ſourd des canons & des bombes ? A ces mots un coup de tonnerre qui fit un bruit effroyable vint frapper mes oreilles & me réveilla en ſurſaut.

Je ne fis que me retourner ſur ma paillaſſe, & je fus bientôt rendormi ; mes eſprits ſe reporterent ſur d'autres objets. J'apperçus ce même perſonnage à qui, dans le premier de mes ſonges, une femme avoit voulu donner un coup de poignard. Sur ſon front étoit écrit : SAUVEUR DE LA FRANCE ; je l'aborde : graces au ciel, lui dis-je, vous reſpirez encore, & nos malheurs vont bientôt finir ; il me ſerre la

main avec un air triſte, & me dit ſeulement ces mots : *François, vos dangers ne ſont pas finis.* Je reſtai immobile, & il me quitta. Bientôt, revenant à moi, je me mis à marcher, & je me trouvai dans une plaine ſuperbe ; tout y annonçoit les bienfaits de la nature ; les épis jauniſſoient & ſembloient demander, en inclinant leur tête, que le moiſſonneur vînt les enlever de la terre. Des troupeaux ſans nombre, épars dans la prairie, étoient couchés ſur l'herbe verdoyante, & ſembloient, par la graiſſe dont ils étoient chargés, attendre que leurs maîtres vinſſent les immoler. Partout des fruits, des grains, des chevaux, des animaux de toute eſpece ; par-tout ſembloit régner l'abondance. Je prenois plaiſir à contempler ce ſpectacle ; j'avançois gaiement au milieu de cette campagne. Mais bientôt un nuage de pouſſiere vint obſcurcir mes yeux ; je ne voyois plus rien, & je ſentois mes pieds tremper dans le ſang ; à meſure que le nuage ſe diſſipoit

j'apperçus autour de moi toute la plaine qui avoit changé de face : tous les fruits étoient abattus & foulés par les pieds d'une énorme quantité d'hommes armés, les grains de même étoient écrasés, les bestiaux égorgés, tout nageoit dans le sang de ces innocentes victimes ; je voulus retourner sur mes pas, mais je vis une armée entiere qui venoit combattre ceux qui avoient ravagé la campagne ; ne sachant de quel côté fuir, n'ayant point d'arme pour me défendre, je tâchai de trouver quelqu'endroit caché ; un arbre creusé par les mains de la nature s'offrit à ma vue ; je m'y introduisis avec peine, bien résolu d'y attendre la fin de cette scene tragique. Quelques branchages cassés me servoient de voile, qui me facilitoient l'agrément de tout voir & de n'être pas vu ; bientôt les deux armées furent en présence, l'une étoit guidée par le désespoir, & l'autre par la vengeance ; l'affaire fut bientôt décidée, & le parti qui accourut sur celui

qui avoit dévaſté la plaine fut vainqueur. Je vis traîner vers moi deux hommes qui, par leur marque diſtinctive, paroiſſoient être les chefs du parti ennemi; je vis toute la troupe des vainqueurs venir ſe jetter ſur eux, prête à les immoler à leur reſſentiment. Un jeune homme accourut à cheval; les marques honorifiques qu'il portoit annonçoient qu'il étoit leur général. « Soldats, s'écria-t-il, arrêtez; qu'allez-vous » faire? tremper vos mains dans le ſang » des vaincus; eſt-ce là montrer votre » courage & vos vertus; ne reconnoiſſez-» vous pas ceux de qui vous allez trancher » la vie? Ignorez-vous que leurs perſonnes ſont ſacrées? ô mes ſoldats, ne » ſommes-nous pas déjà aſſez couverts » de ſang? Déjà toutes les nations étrangeres nous regardent comme des tigres » affamés qui n'ont connu que leur rage, » & qui repouſſent le frein de la juſtice, des » loix & de l'équité; arrêtez, citoyens, » ſuſpendez votre vengeance, & vous ſe-

» rez

» rez plus certains de la victoire ; c'eſt le
» moyen d'acquérir deux biens à la fois,
» l'eſtime de nos voiſins & la découverte
» des complots qu'on trame contre nous.
» Nos voiſins diront : ſi la rage leur a fait
» étouffer le ſentiment de l'humanité, du
» moins le cri de la nature leur a fait
» épargner ceux qui étoient iſſus du ſang
» de leur maître. Quoiqu'ils fuſſent cou-
» pables, ils n'ont oſé porter leurs mains
» meurtrieres ſur des têtes ſi ſacrées. En
» épargnant leurs vies, ils vous reſtent
» comme ôtages contre les perfidies & les
» ſourdes intrigues qu'ils peuvent faire
» jouer dans le ſilence ; c'eſt à la loi, à la
» juſtice, & non à vous à les juger ; peut-
» être ne ſont-ils que les inſtrumens de
» nos maux, & c'eſt pour en punir les vé-
» ritables auteurs qu'il faut conſerver votre
» courage, & non pas l'étouffer par la
» barbarie ». Sa douceur, ſa hardieſſe, le
feu dont il animoit ſon diſcours, avoient

fait tomber les armes à tous les soldats ; le chef du parti ennemi qui étoit arrêté, & qui, pendant ce discours, avoit toujours tenu la tête baissée & les yeux fixés à terre, leve un regard farouche sur le jeune chef : barbare, s'écria-t-il, qu'attends-tu pour me faire périr ? Veux-tu me faire souffrir mille supplices ? Sauve-moi de la honte de me voir bafoué, insulté, vilipendé par tout un peuple ; sauve-moi du tourment effroyable de sentir mille fois la mort sans pouvoir la trouver ; je me suis armé avec le serment d'être vainqueur ou de périr ; je suis vaincu & je n'ai pu mourir....—Non, tu ne mourras pas, s'écrient d'une seule voix tous les soldats. Au même instant je le vois charger de chaînes, & conduit à part par le jeune chef, qui l'amene près de l'arbre qui me servoit de retraite. Là, après différens discours dont je ne peux me rappeller, j'entendis expressément la voix du vaincu proférer ces

paroles : penſois-tu donc que je me ſerois vu chaſſé ignominieuſement de mes états, ſans emporter avec moi l'eſprit de vengeance, ſi naturel à l'homme ; quoi ! j'aurai vu mes ſoldats ſe révolter contre moi, j'aurai vu tout un peuple mettre ma tête à prix, enſuite me bannir, & j'aurai été avec tranquillité me réfugier chez l'étranger, pour y reſter dans l'inaction, y être dévoré de remords, & languir dans le mépris & l'aviliſſement ! Non, cet effort étoit au-deſſus de moi, j'ai tout tenté pour recouvrer mes droits, j'ai fléchi devant les puiſſances, j'ai mendié leurs ſecours, j'ai conſervé mes intrigues, j'ai uſé de toutes les reſſources imaginables que ma raiſon pouvoit me ſuggérer & que la vengeance pouvoit m'inſpirer ; & ſi, dans ce moment où tu ménage ma vie, il me reſte un eſpoir, c'eſt celui de voir bientôt mes amis vainqueurs, de reſter triomphant dans ton royaume qui deviendra le mien, & de faire ſentir à

ce vil peuple le joug du deſpotiſme, & de le gouverner avec un ſceptre de fer; tu m'as vaincu, mais tu n'as encore vaincu que moi; crains encore tous mes amis; ils ſont d'autant plus dangereux qu'ils ſont cachés parmi ceux que tu commandes, & que c'eſt d'eux-mêmes que je reçois les ſecours néceſſaires pour porter dans ton pays & la flamme & le fer; par-tout j'ai encore des créatures; elles ſont parmi tes ſoldats, parmi tes femmes, parmi le peuple, & parmi tes généraux. Je ne déſeſpere pas, ſi tu m'accorde la vie, de te voir dans peu toi-même livré à ma vengeance. Alors....

Un grenadier s'avance au même inſtant pour lui porter un coup de ſabre ſur la tête; le coup fut détourné & vint frapper l'arbre où j'étois caché; la force du coup me fit éprouver une violente ſecouſſe qui me réveilla ſur le champ.

Encore frappé de tout ce qui m'avoit apparu ſous les ombres du menſonge, je cherchais à rappeller mes eſprits; le cri du coq, que j'entendis, me rendit bientôt à moi-même; je me levai: l'air étoit encore humide, & le temps étoit très-frais; je remerciai mon hôte, & pris le chemin de ma maiſon, pour aller tranquilliſer ma famille ſur mon abſence.

FIN.